

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 1 (1928-1929)

Heft: 1

Artikel: La psychologie et l'école aux Etats-Unis

Autor: Bovet, Pierre

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-852111>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mismus, ja zu völliger Untätigkeit verdammt. Dass die Menschen zu allen Zeiten Erziehung geübt und an deren Aussichten geglaubt haben, dass sie diese Tätigkeit auch dann nicht aufgaben, als der Theorie zufolge eigentlich die Unsinnigkeit solchen Bemühens hätte anerkannt werden müssen, beweist, dass hier lebendige Gefühle

und allgemeiner Glaube tiefer und richtiger sahen, als alle „exakte“ Wissenschaft.

Wie sich die Anwendung der hier angedeuteten Anschauungen und Arbeitsprinzipien auf einzelne konkrete Fälle oder typische Situationen gestaltet, hoffe ich in der Folge darlegen zu dürfen.

La psychologie et l'école aux Etats-Unis.

Par Pierre Bovet

Professeur à l'Université de Genève.

Les faits ici présentés ont été recueillis de janvier à mars 1926 pendant un voyage d'étude aux Etats-Unis que je dois à la générosité du Laura Spelman Rockefeller Memorial. Ils ont fait l'objet de quelques leçons pendant les cours de psychologie, donnés au août dernier par la Fondation Lucerna.

I.

1. L'école aux Etats-Unis. Sa tâche et son orientation.

Dans ce cours où la psychologie appliquée est à l'honneur, il vaut la peine d'y parler des Etats-Unis. Nulle part elle ne joue un aussi grand rôle.

Je ne m'attarderai pas sur l'intérêt que présentent pour nous les Etats-Unis: à bien des égards ils sont à l'avant-garde et nous marquent où nous allons. A certains égards, c'est nous-mêmes vus par un verre grossissant et, si je puis dire, anticipant; à d'autres, ne fût-ce que par les possibilités que permettent leurs dimensions et leurs richesses, c'est tout autre chose.

En face des problèmes qui se posent à eux, les Etats-Unis comptent sur l'école. Problèmes anciens: il y a encore parmi huit millions de Noirs 23 % d'illettrés (de grands progrès sont cependant réalisés d'année en année: en 1910 la fréquentation scolaire entre 7 et 14 ans était de 64 %, elle est aujourd'hui de 76,5 %). Problèmes nouveaux: la richesse, se traduisant pas un afflux extraordinaire vers les écoles supérieures (en 2 ans, de 1920 à 1922, l'augmentation dans les High Schools, écoles secondaires, est de 28 %. Pour les Collèges et Universités voici quelques chiffres: 1894: 87,000 étudiants; 1904: 128,000; 1914: 237,000; 1924: 726,000. En dix ans, tandis que la population augmentait du 10 %, celles des hautes écoles croissait du 300 %).

L'immigration de la fin du XIX^{me} siècle a complètement transformé le pays: les catholiques ont la majorité à Boston; New York est la plus grande ville juive du monde. Ces faits ont déterminé des réactions diverses: les lois restreignant l'immigration (1,200,000 immigrants en 1914; 300,000 seulement en 1925), le Ku-Klux-Klan et son mot d'ordre: „Des Américains au titre de 100 %“, mais aussi un effort intelligent d'éducation. Le travail à faire est immense. A New York, Angelo Patri dirige une école dont 80 % des élèves parlent italien à la maison. On m'a cité (comme un cas rare, mais non unique) la nécessité où s'est trouvé un tribunal de New York, de faire venir un interprète pour traduire au fils la déposition du père et réciproquement. De là l'importance vitale que prend pour l'Amérique l'effort qu'elle fait systématiquement pour assimiler des éléments qui automatiquement sont naturalisés, au bout de cinq ans, pour leur

enseigner non seulement le parler mais les façons de sentir et d'agir américaines. J'ai vu à Los Angeles des „classes de naturalisation“ organisées par le Département de l'Instruction publique: dans un intérieur japonais une institutrice expliquait à quelques dames réunies la façon de se servir d'une bibliothèque publique, de consulter un catalogue, d'emprunter des livres; ailleurs c'était dans une salle d'école un groupe de femmes mexicaines auxquelles on enseignait les rudiments de l'anglais par une méthode de Kindergarten, ailleurs encore, pour des immigrants de l'Europe orientale, une leçon sur les revues et magazines que l'on trouve en vente dans les kiosques, ceux qui sont des feuilles à scandale, ceux qui ont une tenue littéraire, etc. Dans les écoles mêmes cet effort de naturalisation fait appel aux sentiments: le salut au drapeau commence partout chacune des matinées, et c'est ainsi aussi que débute p. ex. un congrès scolaire. Les exercices militaires gagnent, nous dit-on, du terrain depuis la guerre, mais ils soulèvent aussi de vigoureuses protestations.

Un autre grand problème est celui des campagnes. L'école y a une tâche missionnaire à accomplir, et cela non seulement dans les Etats du Sud. Certaines initiatives novatrices, p. ex. celle de Collings dans le Missouri ou d'autres racontées par Miss Dewey, ont une influence sociale extraordinaire. Le système des „consolidated schools“ communes à tout un district, dont les élèves sont convoyés chaque matin par plusieurs cars automobiles, va en se développant.

Dans les villes, qu'on songe aux problèmes que pose la croissance de Los Angeles p. ex. (1920: 576,000 hab., 1925: 1,222,000) ou de Détroit (1920: 993,000; 1925: 1,242,000). Dans cette dernière ville, le directeur des écoles (car il n'y en a qu'un) me disait qu'il avait 17,000 élèves de plus que l'année précédente; il engage 700 institutrices nouvelles dans l'année, deux par jour.

Tels sont les problèmes. Voici quelques traits caractéristiques de la solution adoptée. Car, chose frappante, dans un pays aussi vaste, et où, comme chez nous, l'instruction publique ne relève pas du pouvoir fédéral mais des différents Etats, il y a cependant une solution des questions qui se posent et on a pu parler d'une standardisation des écoles. D'abord partout

l'école unique: les écoles secondaires se superposant à l'école primaire et ne lui faisant jamais concurrence; les écoles privées relativement peu importantes (sur la totalité des élèves de 5 à 20 ans, elles n'en comptent que le 8 %); dans chaque ville toutes les écoles réunies sous une direction unique; toutes les écoles de l'Etat gratuites. Dans l'Est, comme on sait, les Universités sont des fondations privées et l'enseignement y est même coûteux, mais dès le Middle West la plupart des universités dépendent de l'Etat et sont gratuites. Les écoles secondaires (High Schools) font une place considérable aux ateliers de préapprentissage: non seulement le travail du bois et du fer, mais beaucoup d'autres; p. ex. j'ai vu dans le bâtiment d'école lui-même un atelier de réparation d'automobiles; de même pour les fillettes, j'ai noté à côté de la lingerie et de la mode et de cinq ou six autres choses, un appartement avec chambre à coucher, salon, cuisine etc. installé de façon à donner un apprentissage ménager complet. Les enfants passent deux ou trois ans dans ces Junior High Schools et font une série de stages de dix semaines chacun dans des ateliers divers. On ne s'étonne pas que l'orientation professionnelle soit singulièrement facilitée à l'institutrice qui en est spécialement chargée dans chaque école.

Le caractère vraiment démocratique des Etats-Unis est dû en grande partie au régime scolaire. Pas de classe d'intellectuels. Au moment où j'y ai passé, il y avait à l'Université du Minnesota 97% des étudiants qui gagnaient leur vie en tout ou en partie par un travail étranger à

leurs études. Le système d'Antioch College, où deux étudiants alternent régulièrement dans leurs études, l'un gagnant sa vie tandis que l'autre étudie, a un grand succès. Surtout toutes les écoles supérieures, non pas seulement les universités mais les écoles secondaires aussi, ont des cours dits d'extension. Ces cours ne sont pas de la vulgarisation pour amateurs, mais donnent, en dehors de la ville universitaire, le soir, pendant les vacances etc. des cours qui peuvent se prendre à petites doses mais qui conduisent exactement aux mêmes examens et aux mêmes grandes que les cours ordinaires, de sorte qu'il est toujours possible (avec de l'énergie bien entendu) de sentir dans la filière. Ce système est maintenant très répandu; un professeur d'une des Universités les plus conservatrices, celle de l'Etat de Virginie, me disait que les faits avaient triomphé des résistances: les étudiants qui apportent à leur travail l'ardeur que donne l'expérience de la vie et le désir de „rattrapper“ se trouvent valoir bien les jeunes frais émoulus des écoles préparatoires.

Dans un état social semblable l'orientation professionnelle prend une importance extraordinaire. A tous les degrés de ses études et notamment à l'Université, l'adolescent trouve des conseillers compétents. De même dans plusieurs grandes usines, à la Bourse, dans les Y M C A etc. Ce n'est guère que dans les Universités que ces orienteurs font appel à la psychologie scientifique et aux tests, qui cependant rendent aussi dans ce domaine de grands services pour les enfants anormaux et difficiles.

(A suivre.)

Kleine Beiträge.

Die neue eidgenössische Turnschule.

Auf Grund der eidgenössischen Militärorganisation hat der Bund auf dem Gebiete des Turnwesens bei den Kantonen ein Mitspracherecht. Der Bund kann Lehrerkurse durchführen, Inspektionen abhalten, Vorschriften über die Ausrüstung der Hallen und Plätze erlassen usw. Er fördert das Turnwesen durch Bundesbeiträge an die Kantone und Gemeinden beim Bau von Turnhallen, bei der Durchführung von kantonalen Lehrerkursen. Die vornehmste Aufgabe löst der Bund durch die Herausgabe der für alle Volksschulen in der Schweiz verbindlichen Turnlehrmittel.

Im Jahre 1927 ist ein neues Lehrmittel erschienen. Es betitelt sich: „Eidgenössische Turnschule für die körperliche Erziehung der Knaben vom 7. bis 15. Altersjahr“.

Seit Erscheinen der letzten Turnschule haben sich die Methoden und Anschauungen auf dem Gebiete des Turnwesens erheblich geändert. Die alte Turnschule hatte vornehmlich einen systematischen Aufbau, d. h. der Grundsatz der Übungsmöglichkeit war der vorwältende. Nicht der Übungswert war in erster Linie entscheidend, sondern die Übungsmöglichkeit. Trotzdem war der Grundsatz insofern schon etwas durchbrochen, als in den Frei- und Sprossenwandübungen viele Übungsformen dem schwedischen Turnen entnommen waren.

Seit Beginn dieses Jahrhunderts machten sich aber zwei Strömungen bemerkbar. Einerseits war es die sportliche, die aus England zu uns hinüberkam, die das Turnen ganz ins Freie verlegen wollte, die zudem den Wert der natürlichen Übungen, sowie den Anreiz der äusseren und gemessenen Leistung betonte. Neben dieser ging eine ruhigere Strömung einher, die aus dem Lager der Wissenschaft stammte. Auch die Vertreter der Wissenschaft, vorab der medizinischen, forderten das Verlegen des Turnunterrichtes aus den staubigen Turnlokalen auf die grüne Wiesenfläche, die Ausnützung der wohlthätigen Reizwirkungen von frischer Luft, Wind, Sonne und Witterungsschwankungen und endlich wie beim Sport die Lösung von den systematischen straffen Übungsformen, mit vermehrter Berücksichtigung der Naturformen, sowie der gemütsheiternden Spiele.

In neuester Zeit kam die biologisch gerichtete Forschung hinzu, die wiederum die physiologische Wertung der Übungen prüfte und forderte, die aber auch den Übungsarten bezüglich der Ausführungsformen zu Leibe ging und die endlich den überaus wichtigen Grundsatz der Anpassung an den physiologischen Leistungscharakter der einzelnen Altersstufen forderte.

Die für das schweizerische Schulturnwesen massgebende Behörde: die Eidgenössische Turnkommission, konnte diesen Forderungen auf die Dauer nicht aus